

partir du FVP# 40 « Splash Shots! », les films ont évolué, passant de la compilation au film d'une heure et demie tourné directement en vidéo avec un casting très hiérarchisé et un scénario plus narratif et parfois extrêmement sentimental. Au milieu des années 80, face à la réussite incroyable de "l'effet" collection, Chuck Holmes va d'ailleurs créer deux nouvelles divisions de Falcon – Jocks et Mustang – qui, sur le modèle d'Hollywood dans les années 30, se chargent de la production de films plus modestes, les "séries B" de Falcon. Une fois encore, les gays suivent et le marché explose.

### Safe sex ?

Initiée au moment où de rares articles intrigués faisaient état de quelques décès aussi brutaux qu'inexpliqués dans la communauté gay de New York et San Francisco, la collection des Falcon Vidéo Pac apparaît rétrospectivement comme une source historique inestimable de l'évolution des pratiques sexuelles, et de la très lente montée en puissance du safe sex. La première capote arrive seulement en 1988, dans le FVP# 57 « Perfect Summer », entre le top Robert Harris et le célèbre bottom Jon King. Mais toutes les autres scènes du film ne sont pas protégées. On entre dans une période de roulette russe, où safe et unsafe sex cohabitent sans qu'on sache très bien selon quels critères. En 1989, le FVP# 60, « Touch Me », reçoit le prix envié de "Best Picture of the Year" décerné par le magazine « Adult Video News », mais ne comporte aucune scène de pénétration protégée. En fait, Falcon tarde à franchir le pas de la capote systématique par crainte des réactions du public. Les films sont néanmoins précédés d'avertissement où la maison de production recommande le safe sex tout en expliquant que les précautions prises en la matière pendant les tournages ne sont pas toujours visibles à l'écran (*sic*). Ces hésitations durent longtemps : en 1990, Joey Stefano, mort depuis d'une overdose en se sachant séropositif, tourne avec et sans capotes dans « Plunge ». Il faut finalement attendre 1991 pour que le safe sex devienne la règle absolue : avec « Down Home » (FVP# 78), Falcon lance Chris Lord, première superstar maison systématiquement protégée. L'époque est d'ailleurs au développement d'une politique de "star system" effrénée : au milieu des années 90, Falcon retrouve ses sources en découvrant des modèles qui ressemblent à ceux des années 70,

comme le moustachu Chase Hunter (« Basic Plumbing ») et surtout le poilu Zak Spears, qui est aussi bon en top qu'en bottom. Enfin, Falcon révèle une des stars des années 90, Brad Stone, post-Jeff Stryker, qui tourne « Redemption » en 1993.

### Le porno, c'est la vie

À travers ses stars, Falcon raconte l'histoire des looks et des attitudes gay pendant vingt-cinq ans. L'explosion clone du milieu des années 70 en est le meilleur exemple : jeans Levi's, boots Red Wings jaunes, chemises à carreaux de bûcherons, *jock-straps*, *chaps* de cuir – les intemporels, quoi. Moustachus ou pas, tous les acteurs deviennent les symboles d'une culture gay heureuse, où l'on baise sans relâche et sans la moindre gêne. Rapidement, les vidéos de Falcon deviennent aussi de véritables manuels de sexe : les gestes des acteurs sont copiés à travers le monde (la façon d'enculer comme si on faisait du rodéo, les claques sur le cul, etc.). Le muscle est roi, ainsi que la taille de la queue, mais le physique des acteurs reste naturel : peu de *grooming* surfait ou trop d'épilation. Les thèmes restent rudimentaires, comme toute approche de drague frontale. L'acteur principal se promène quelque part et des dizaines de mecs apparaissent de derrière les buissons. Ou une jeep traverse la campagne

« Les acteurs deviennent les symboles d'une culture gay heureuse, où l'on baise sans relâche et sans la moindre gêne. »

et prend en auto-stop des mecs si beaux qu'on a du mal à croire qu'ils se soient perdus en pleine cambrousse. Certains scénarii tentent bien d'inventer une intrigue, mais c'est souvent plus lourdingue qu'autre chose. Un détail : la musique qui accompagne ces escapades est un véritable gag. Les premiers films Falcon copient n'importe quoi, comme des albums de rock ou disco inconnus, avec les morceaux qui ne s'enchaînent même pas (il y a un vide entre les deux morceaux). Parfois, cela devient un jeu en soi de connaître la version disco introuvable qui illustre un film (par exemple, « Dirt Bikes » en 1983 avec ses effets en écho lors des éjaculations). Mais, très vite, la production porno est le reflet de la musique entendue dans les clubs. Ainsi, certaines BO de Falcon et de Fox Studios sont composées exclusivement par le producteur de Sylvester, Patrick Cowley (la bande-son de « Muscle Up » de Fox Studios étant parti-

culièrement planante).

Mais Falcon est loin d'être le seul grand créateur de vidéos pornos. Le genre est enrichi au fur et à mesure des années par la production de William Higgins, Matt Sterling, ChiChi La Rue, ou, côté français, par Jean-Daniel Cadinot. Les studios se multiplient – Laguna Pacific, Hugué, Studio 2000, Cosmo, Fox, Surge Studios, Brentwood, Trophy Video, etc. – et les anciens de chez Falcon, réalisateurs ou acteurs, créent parfois leur propre compagnie. Kristen Bjorn, top Falcon jusqu'en 1983, est ensuite devenu un des photographes les plus productifs de la presse gay érotique avant de s'exiler au Brésil. Depuis, il a développé une maison de production de films exotiques très particuliers, reconnaissables entre mille par une "Bjorn touch" qui consiste à faire éjaculer plusieurs fois les comédiens dans la même scène. « Tropical Heat Wave » ou « Island Fever » sont les fleurons de son passage en Amérique du Sud : il s'est ensuite attaqué à l'Australie, au Canada et dernièrement à l'Europe centrale avec le très intello « Vampire Of Budapest ».

### Colt fait de la résistance

Plus à part, les films de Colt sont une véritable enclave à l'intérieur d'une frénésie sexe. Au départ, Colt a surtout été un studio photo, reprenant la tradition de Bruce Of Los Angeles avec simplement plus de moyens et d'audace sexuelle. Jim French, le photographe de Colt Studios, ne s'est mis au cinéma et à la vidéo que pour suivre la tendance. Ses modèles étaient tellement beaux que le public voulait forcément les voir bouger. Mais Colt n'est jamais devenu à proprement parler un studio de films pornos : il est fortement probable que Jim French n'ait jamais voulu franchir la limite entre le soft-porn et le franchement hardcore. En fait, Colt a sa place dans la production porno, surtout à cause de l'énorme influence que le studio a eue sur l'esthétique gay masculine des vingt dernières années. Aujourd'hui encore, les magazines « Colt » se vendent, même si les photos qu'ils contiennent ont parfois vingt ans. Et question look, il est impossible de trouver des mecs plus beaux que ceux de Colt. Si certains ont leur préférence pour des physiques plus anodins (c'est votre droit après tout), Colt représente la démesure, le parfait, l'énorme : Ken Ryker, la superstar Falcon la plus totalement démesurée, a d'ailleurs commencé comme modèle chez Colt avant

Maintenant, quand vous entendrez le mot "culture", vous saurez ce qu'il faut sortir.